

Peter Howells
et le monde d'Haddgard

Maria Patterson

**Peter Howells
et le monde d'Haddgard**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12563-3

Un dîner mouvementé

Ce n'était un secret pour personne que monsieur et madame Howells habitaient là, au 165 Erlanger Art dans une belle maison parisienne, et que, dès qu'ils le pouvaient, ils affirmaient avec assistance que tous les enfants auraient aimé avoir des parents comme eux. De quoi mettre les autres, pères et mères, mal à l'aise...

Monsieur Howells possédait la Brands, la plus grande entreprise de cigares de la ville. Il en avait hérité de sa mère, décédée deux ans plus tôt. C'était un homme sévère d'une quarantaine d'années qui avait de gros yeux, ce qui lui était très utile pour lire son journal préféré. De grande stature, il était maigre et portait une barbe courte. Il se déplaçait souvent avec une canne en bois. Aussi incroyable que cela pût paraître, il adorait se vêtir d'habits de deux fois sa taille. En plus de trouver ça beau, il jugeait cela utile car il était persuadé qu'il grandissait encore. Mais par dessus tout, il détestait qu'on lui dît quoi faire, même si on allait dans son sens !

Sa femme, madame Howells, était légèrement plus jeune que lui et dirigeait depuis quelques années la Maison Lanciery, une société française de haute couture, parfums et autres produits de luxe. Cette dame replète de petite taille avait, à l'instar de son mari, de gros yeux, mais préférait s'en servir pour épier ses voisins dès qu'elle en avait l'occasion. Même en dehors de son travail, elle était toujours vêtue de manière très chic. « On ne sait jamais », disait-elle. Et elle aussi, lorsqu'elle choisissait ses vêtements, ils étaient toujours bien trop grands pour elle !

Leurs deux enfants, Tracy et Peter portaient eux aussi des vêtements XXL et avaient reçu, selon leurs parents, la meilleure éducation qu'il fût. Chose étonnante, ils ne se ressemblaient pas du tout : Tracy était énorme. Elle avait un corps tout rond, une figure bouffie et rosée ainsi qu'une épaisse chevelure blonde qui s'étalait au sommet de sa tête. Peter, lui, c'était tout le contraire ; plutôt fin, cheveux bruns et tombants et un teint légèrement mat. Ce dernier n'avait que onze ans, et pourtant, ses sentiments et ses faiblesses, il avait appris à les garder pour lui la plupart du temps. Un vrai béliet, comme disait sa grand-mère qui n'était désormais plus de ce monde.

Tous les jours, madame Howells cédaient absolument à tous les désirs de ses petits anges. Rien n'était jamais assez beau pour eux et, bien sûr, son mari n'avait pas son mot à dire.

Il y avait pourtant bien une chose qui mettait monsieur et madame Howells hors d'eux : ils savaient que certains voisins racontaient que Peter n'était pas un enfant comme les autres, qu'il était très bizarre, et presque sans amis. Quant à Tracy, elle était, d'après eux, une petite peste capricieuse qui passait ses journées à engloutir tout ce qui lui tombait dans la main.

Ragots, médisance, les « on-dit »... Non, ce n'était plus possible. Monsieur et madame Howells en avaient plus qu'assez ! Déjà deux ans que ces racontars duraient... Et s'ils allaient les voir pour faire cesser ces commérages ? se dirent-ils un jour. Car, après tout, n'étaient-ils pas selon eux les meilleurs parents au monde, ceux qui donnaient la meilleure éducation à leur progéniture ? Malheureusement, ils ne pouvaient pas agir ainsi car tous deux savaient qu'il y avait une part de vérité dans ce que les voisins disaient, mais ils s'efforçaient de faire comme si de rien n'était.

Les Howells avaient leurs petites habitudes. Ils se réunissaient tous les soirs autour d'un dîner, parfois trop salé, parfois brûlé, et bien sûr préparé par madame – monsieur Howells ne sachant pas faire la cuisine. At-tablés devant leur assiette, les adultes passaient des heures à bavarder, à cancaner, à refaire le monde. Tracy s'arrangeait toujours pour prendre discrètement de la nourriture dans l'assiette de son frère.

Ce dernier faisait, quant à lui, semblant de n'avoir rien vu et, vraisemblablement, ça l'amusait beaucoup de voir sa grande sœur grossir à vue d'œil, de jour en jour, comme un ballon de baudruche.

Juste après le dîner, madame Howells attendait toujours le fameux coup de fil, entre 21 h et 21 h 30. Elle adorait colporter à sa sœur Gloria toutes sortes de ragots, et s'il n'y en avait pas, tant pis, elle s'arrangeait pour tout inventer. Des histoires à dormir debout, à tel point que monsieur Howells en riait. Il se demandait toujours où sa femme allait chercher tout ça. Mais ce qui le préoccupait le plus, c'était d'avoir l'assurance de pouvoir lire tranquillement son journal favori assis confortablement sur son canapé.

D'abord, il traînait ses deux enfants par la peau des fesses jusqu'à leur chambre, située au premier étage de la maison. Puis, il retournait dans la cuisine et préparait une bonne tasse de thé noir, prenait quelques biscuits au beurre, qui avaient dû séjourner des années entières au fond du placard, et accompagnait le tout d'un bon cigare.

Plongé dans sa lecture dans le salon, on l'entendait murmurer, et si quelqu'un osait le déranger... Enfin non, personne n'avait jamais osé.

Lorsque les Howells s'éveillèrent, ce samedi matin là, il faisait beau, le soleil brillait de toutes ses forces, et chaque oiseau chantait son gai refrain. Un vent très doux agitait les arbres et les rosiers bien taillés de Erlanger Art. Les vacances d'été avaient déjà commencé. On était en juillet, et rien dans le ciel bleu ne laissait soupçonner un seul instant que des choses étranges allaient encore se produire. Oui, on pouvait dire « encore », car de surprenants événements avaient déjà eu lieu récemment, et ce, à travers tout le pays.

Ce samedi-là, les Howells recevaient pour le dîner quelques amis du quartier, qu'ils n'avaient, pour la plupart, pas vus depuis longtemps. Toute la journée, madame Howells chanta comme une casserole derrière ses fourneaux en préparant toutes sortes de mets pour ses convives. Sa passion culinaire transparaissait à la moindre de ses paroles et, sous son tablier rouge, elle portait une tenue parfaitement de circonstance. Elle mélangeait nombre d'ingrédients, à

vrai dire un peu n'importe comment mais pour elle, c'était ça, le secret d'une bonne cuisine. Nerveuse et enthousiaste à la fois, elle regardait sans cesse de tous les côtés mais passait le plus clair de son temps à goûter ce qu'elle préparait.

« Ne brûle rien surtout, Amélia », lui répétait sans cesse son mari Henry, au point que cette dernière avait fini par lui interdire de mettre les pieds dans la cuisine.

À 18 h 30, Amélia examina avec soin les quantités. Ensuite, elle disposa sur la table massive de la salle à manger plusieurs nappes blanches, le service, et des serviettes en tissu. Sa fille Tracy dressa sur la table quelques assiettes remplies de fruits secs – et ce n'était pas facile pour elle de ne pas y mettre les doigts en raison de sa gourmandise.

Quelques-uns dans la poche, vite, personne ne me verra... pensa-t-elle.

Peter préféra compter les couverts car il était bien trop maladroit pour exécuter cette tâche.

Une fois le travail terminé, Amélia alla dans sa chambre. D'une main lourde, elle poudra grossièrement son visage et badigeonna sa bouche d'une quantité astronomique de rouge à lèvres. Sur chaque œil, du fard à paupières marron et un trait d'eye-liner pour bien mettre en valeur ses yeux. Elle chercha ensuite à se parer de ses plus beaux atours. Entre matières fluides et détails féminins, elle opta pour des collants noirs transparents et une gigantesque robe de la même couleur. C'était sûr : elle pouvait largement cacher ses deux enfants là-dessous !

Une heure plus tard, elle finit enfin par descendre de sa chambre. Elle venait juste de s'asperger abondamment d'eau de toilette, achetée chez monsieur Linguines, un homme qui adorait les senteurs mais qui, étrangement, ne se parfumait jamais.

« C'est pas trop tôt ! », dit Henry dès qu'il l'eut aperçue, bien installé sur le canapé.

Amélia vit alors que son cher mari avait changé son vieux tee-shirt pour une chemise blanche démesurée qui faisait ressortir encore plus ses énormes yeux.

Elle remarqua aussi que ses enfants n'étaient pas tout à fait prêts : à l'un, il manquait une chaussette ; et l'autre avait ses cheveux en pétard. Les cakes au four non plus n'étaient pas cuits. Mais peu importait. Pour Amélia, le plus important, c'était d'être resplendissante pour la soirée. Après tout, il n'y avait rien de plus hypnotisant qu'une femme élégante !

Mais lorsqu'elle vit passer son chat devant elle, elle sursauta et se mit à hurler si fort qu'on aurait dit qu'elle venait de voir un fantôme :

« Mon dieu, Henry ! T'as pas coiffé la chatte ! Viens ici ma petite, maman va arranger ça... »

Son mari fit la sourde oreille et marmonna dans son coin :

« Tout ce temps-là pour cette robe complètement chiffonnée et ce maquillage horrible ? Enfin, l'essentiel, c'est que nous passions une très bonne soirée. Mais je suis un peu inquiet pour Peter. Il est bien trop réservé en ce moment. Et ce matin, il m'a dit ça. Je devrais peut-être en parler à Amélia... »

Peu de temps après, la sonnette de la porte d'entrée retentit.

« Ça y est, les voilà ! dit précipitamment Amélia. Vite Henry, va ouvrir. Et vous, les enfants... Non mais c'est pas vrai, je rêve ! Arrêtez d'essayer d'arracher la tête de cette poupée, et tout de suite ! »

Un instant plus tard, les invités entrèrent dans la maison des Howells aussi détendus que s'ils avaient été chez eux.

« Amélia, ma grande, ça fait un bail ! », dit l'une des invités, qui pourtant l'avait vue la semaine dernière.

« Amélia, quelle belle toilette ! enchaîna alors une autre. Oh, je ne t'ai rien apporté aujourd'hui, tu ne m'en veux pas trop j'espère ?

– Hé Henry ! Comment ça va, l'ami ? demanda un convive. Malheureusement pour toi, j'ai pu venir. Embras-se tonton... »

En fait, au milieu de tout ce beau monde, il y avait Alfred, qui était affreusement grognon ; Grâce et Polard, qui avaient cette fâcheuse habitude de traîner les pieds en marchant ; et monsieur et madame Lorilleux, qui à trente ans, se disaient déjà vieux. Tous étaient venus avec leurs fils et leurs filles. De vrais petits monstres quand ils s'y mettaient...

Patty, la meilleure amie d'Amélia, était présente, elle aussi, d'allure si sévère avec ses lunettes carrées et ses talons pointus. Ses cheveux étaient tirés et relevés en un chignon si serré qu'elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à une directrice d'école.

En entrant dans la salle à manger, cette dernière se perdit quelques instants dans ses pensées et se heurta à quelqu'un.

« Vraiment navrée », dit-elle à son ami qu'elle venait de bousculer.

Les invités traversèrent la pièce assez vaste, bien éclairée, avec, en son centre, la grande table. Le plafond était très haut, et quatre grandes fenêtres entrouvertes, aux rideaux de taffetas léger, répandaient un vent tranquille. Se trouvaient également là deux beaux canapés avec la promesse de s'y étaler après un bon repas. Pas très loin d'eux, un fauteuil attendait son occupant pour lui permettre de pouvoir penser à son aise, et dans un coin, une gigantesque bibliothèque qui n'était visiblement là que pour décorer.

Autour de la table servie, les invités et les Howells s'installèrent. Une montagne de nourriture culminait sur les nappes, malgré cela, les carafes avaient pu trouver une petite place.

Le repas se déroulait dans une ambiance joyeuse et conviviale. Chacun déposait des morceaux de viande chauds sur un peu de pain tranché. Certains dégustaient les cuisses de poulet au four ; d'autres, le bœuf mariné au vinaigre ou encore la volaille grillée aux pommes de terre et aux herbes. Il y avait aussi une soupe fumante, quelques fromages forts qui méritaient d'être goûtés, des légumes colorés pour ceux qui aimaient garder la ligne, et même des grappes de *scuppernon*.

Les dames grignotaient du bout des doigts pour ne pas se salir tandis que les hommes déchiraient la chair à pleines dents comme des sauvages et essuyaient d'un revers de main le jus qui coulait sur leur menton. Pour étancher leur soif, quelques bons vins, achetés chez Les Vignes parisiennes quelques mois plus tôt, ou tout simplement de l'eau fraîche faisaient l'affaire.

Le dîner avait l'air affreusement bon. Alfred mangeait comme un ogre et ne parlait à personne de peur de perdre une bouchée. Les Lorilleux disaient être au régime, mais passaient toute leur voracité sur les rôtis et en prenaient pour trois jours. Grâce aimait la peau des viandes quand celle-ci était bien rissolée, et tout le monde, un peu gêné, lui donnait la sienne par galanterie, ce qui énervait profondément son mari, Polard. Il n'avait d'ailleurs pas hésité une seule seconde à lui jeter quelques regards sévères.

Les appétits ne faiblissaient pas, les conversations non plus d'ailleurs. Les dames passaient en revue d'un ton folâtre les derniers potins – ce qui plaisait fortement à Amélia – tandis que les hommes remuaient de ces vieux souvenirs joyeux qui font sourire ; et les mômes, tous rassemblés sur le côté droit de la table, faisaient de drôles de discours. Des discussions d'enfants, sans doute. Mais le jeune Peter était ailleurs et avait l'air de s'ennuyer quelque peu.

« C'est la première fois que je me confie à papa, pensa Peter. Je n'aurais peut-être pas dû lui dire ça. C'est sûr, il ne m'a pas cru. Pourtant, je suis sûr de ce que j'ai vu... »

Au milieu du repas, Patty avait à peine bu son verre de vin. Son cœur se serrait ; quelque chose la tracassait. À un moment donné, elle inspira profondément. L'odeur de la soupe emplit ses narines et l'apaisa immédiatement. C'est alors qu'elle s'éclaircit la gorge et se lança :

« Les amis, euh... vous savez, ce que les gens racontent depuis peu... C'est inquiétant.

– Voyons Patty, on voit des disparitions d'enfants tous les jours ! rétorqua Henry en haussant imperceptiblement les épaules. Faut juste être vigilant. »

Patty le regarda fixement.

« Tu plaisantes ? Pas des comme ça, répliqua-t-elle sèchement. Tiens, les Damleys. Leur fils était en train de jouer tranquillement dans le salon et, à peine sa mère a détourné son regard de lui qu'il s'est envolé. Pouf ! Plus rien. Pourtant, la pièce était entièrement fermée. Oui, c'est ce que j'ai entendu dire et... »

– Ah bon ? s'étonnèrent de concert Grâce et Polard, ahuris. C'est pas possible, pas les gens qui habitent dans cette maison-là, juste à côté de chez nous ! »

Cette nouvelle avait sidéré Amélia. Elle passa les doigts dans ses cheveux en fixant Henry d'un air abasourdi.

Alfred ajouta d'un air renfrogné, comme s'il n'en avait que faire :

« On nous répète la même chose tous les jours à la télévision, comme si on n'avait toujours pas compris, des mioches se volatilisent comme par magie, signalez la disparition de votre enfant, et bla-bla-bla... Mais où vont-ils chercher tout ça ? Ça m'énerve, toutes ces histoires à dormir debout, uniquement pour faire marcher les infos. On nous prend vraiment pour des idiots... »

– “Par magie”, il ne manquait plus que ça ! » lancèrent les Lorilleux, en se mordant les lèvres pour ne pas rire.

Il se passa quelques secondes avant que Patty balayât la pièce d'un regard amical. Elle avait des sueurs froides et la gorge sèche.

« C'est étonnant, dit-elle, que le coupable choisisse toujours d'enlever des garçons de l'âge de douze ans. Et ça, que dans notre pays. Avouez que ce n'est tout de même pas banal ! »

Henry hocha la tête d'un air incrédule. Il eut alors un petit rire narquois et lança :

« On dirait *Le coin hanté du métro neuf*. C'est un roman de Stephen Anderson, vous devriez le lire... »

D'un coup, les adultes se mirent à jaser en même temps, comme s'ils avaient oublié que des enfants étaient avec eux autour de la table.

« Faut juste être prudent, fin de l’histoire », conclut Henry d’un air aussi détaché que possible.

Ce dernier adressa alors à Patty un sourire qu’elle essaya de lui rendre sans y parvenir.

À la fin du repas, il ne restait que quelques bouts de pain et à peine une lichette de beurre. Les enfants s’installèrent autour de la cheminée pour se raconter des histoires excepté Tracy, qui préféra se laisser lourdement tomber sur le fauteuil, un gros beignet au chocolat à la main. Les adultes étaient toujours attablés et buvaient du thé chaud.

Un instant plus tard, Amélia se leva pour débarrasser la table et en profita pour s’adresser à sa fille.

« Tracy ! J’aimerais que tu joues pour nos amis un joli morceau de musique, comme la dernière fois. Qu’est-ce que tu en dis ? »

Les joues de Tracy s’affaissèrent, elle qui venait de se poser quelques minutes plus tôt et qui avait à peine fini sa viennoiserie bien fournie.

« Mais m’man, la guitare est au grenier ! Et je suis trop fatiguée pour faire de la musique. Peter n’a qu’à le faire. »

Après toute la nourriture qu’elle avait engloutie, sa réaction n’étonna personne.

« Bon, Peter ! mon sucre d’orge, va la chercher et joue-nous quelque chose, ordonna Amélia.

– Tracy n’a qu’à le faire plutôt », répondit Peter en fixant sa sœur.

Henry fit alors les gros yeux à son fils de loin en tenant bien fort sa fameuse canne à la main.

« Euh... je plaisantais ! », se corrigea-t-il immédiatement, de peur de se prendre un méchant coup.

Peter quitta la pièce en courant, enjamba rapidement les longs escaliers en bois qui menaient au grenier, puis se précipita à l’intérieur de celui-ci et alluma la lumière. Quel sportif ! Il était vif. L’éclairage du grenier n’était pas optimal, mais suffisant. De toute façon, Peter n’avait pas du tout peur du noir.